

1% LE PRIVILÈGE À L'ÈRE DE L'INÉGALITÉ GLOBALE



GUIDE DU VISITEUR

L'exposition itinérante 1% - LE PRIVILÈGE À L'ÈRE DE L'INÉGALITE GLOBALE, est présentée au Centre culturel de Liège - Les Chiroux dans le cadre de l'édition 2017 du TempoColor Festival. Mise en place par Myles Little, responsable photo au magazine Time, l'exposition est également accompagnée d'un livre publié aux éditions Hatje Cantz.

*Les Américains, à qui l'école de commerce de Harvard a demandé combien gagnent les grands PDG par rapport aux salariés de base, répondaient en moyenne : peut-être un ratio de 30 pour 1. La réalité : 350 pour 1 ! ... J'ai choisi un nombre restreint de photographies de belle facture ... réalisées par certains des meilleurs photographes actuels. J'ai voulu emprunter la langue des privilégiés et l'utiliser pour observer et critiquer les privilégiés.**

Évitant les clichés de l'opulence évidente et de l'excès, l'exposition rassemble les points de vue d'une trentaine de photographes contemporains autour de la question des inégalités (sociales, environnementales et énergétiques, économiques, géopolitiques...). Ces photographies prises aux quatre coins du monde, éclectiques mais complémentaires, rendent compte d'une disparité énorme et injuste. Exposées en grand format, elles viennent en appui du TempoColor qui propose une mobilisation collective autour de la nécessité de réduire les inégalités.

La crise mondiale des inégalités atteint de nouveaux sommets. Les principes de solidarité et d'interdépendance sont mis en péril par des mesures d'austérité et de libéralisation qui opèrent en Europe et dans le monde entier. Si l'exacerbation des inégalités est particulièrement désastreuse pour les personnes les plus défavorisées, elle est également néfaste pour l'ensemble des populations car elle sape solidarités et cohésions sociales et elle alimente craintes, replis, peurs du changement...

L'exposition aborde, par le biais de la sensibilité, les ressorts mêmes des systèmes de privilèges qui affaiblissent les mécanismes de réciprocité entre tout un chacun.

En mars 2015, le milliardaire investisseur de fonds propres Paul Tudor Jones II a publiquement déclaré que l'écart de fortune « ne peut pas durer et ne durera pas... Ça s'arrêtera. C'est le sens de l'histoire. Cela peut arriver généralement de trois manières : soit par la révolution, soit par des impôts plus élevés, soit par des guerres. »

Alors, qu'en sera-t-il ? *

*Citations extraites du texte de Myles Little, dans 1% - Privilege in a Time of Global Inequality, Hatje Cantz, p.8-9.



GUILLAUME BONN (INSTITUTE)

«Un chef cuisinier d'une résidence de luxe attend le retour des invités d'un tour en montgolfière pour leur servir le champagne au milieu de la réserve nationale Maasai Mara au Kenya», 2012

Le photographe est né dans une famille française installée de longue date à Madagascar. Dans ses images, il rend compte des conflits sociaux et environnementaux en Afrique, notamment au Kenya où 50% de la population vit avec moins de 1\$ par jour. Beaucoup de Kényans sont employés comme domestiques pour les expatriés. Ils vivent dans un environnement de faste et d'opulence, sans commune mesure avec leur réalité familiale.



DAVID CHANCELLOR (KIOSK)

«Sans titre #IV, sécurité minière, mine d'or Mara Nord, Tanzanie», 2011

Le territoire de la mine d'or de Mara, en Tanzanie, compte parmi les plus pauvres du pays. La richesse du sol est cependant exploitée depuis le XIXe siècle et l'or de Mara représente 40% des exportations du commerce aurifère tanzanien. Les habitants sont en conflit avec les exploitants des mines et tentent de récupérer une part du butin en pénétrant illégalement sur le site. Les affrontements sont nombreux et violents.



DAVID CHANCELLOR (KIOSK)

«Sans titre #II, intrus sur la paroi rocheuse, mine d'or Mara Nord, Tanzanie», 2011



JÖRG BRÜGGEMANN (OSTKREUZ)
«Une foule proteste contre le Sommet du G8 à Heiligendamm en Allemagne», 2007

Basé à Berlin, Jörg Brüggemann est un photographe qui s'intéresse aux effets de la mondialisation et aux cultures alternatives. Dans le reportage *Tourist vs. Refugees*, paru en 2015 dans le magazine allemand *Süddeutsche Zeitung*, il s'est rendu sur les plages de la Méditerranée qui accueillent au même endroit les bateaux à la dérive des immigrants et des touristes venus chercher le soleil, les deux réalités coexistant dans le plus pur contraste. Le photographe a également suivi des manifestants contre le G8 en 2007. Cette manifestation dans la campagne témoigne du fait que les grands sommets économiques et politiques sont souvent organisés dans des endroits reculés ou difficile d'accès pour éviter les rassemblements de grande échelle.



JÖRG BRÜGGEMANN (OSTKREUZ),
«Des réfugiés arrivant à Kos, Grèce, août 2015».



MICHAEL WOLF
«La Ville transparente # 75», 2006

Né en Allemagne, Michael Wolf est basé à Hong-Kong et Paris. Pour sa série *The Transparent City*, il a photographié les buildings de Chicago en se postant sur les toits et en attendant la bonne lumière au crépuscule. Le cadre de la photo est serré, ne laissant aucune échappatoire au regard. Si on perçoit l'importance

de l'architecture, on peut également apercevoir la vie à l'intérieur de ces immenses immeubles de verre. Grâce à la transparence, Wolf capte un sentiment d'isolement et de solitude caractéristique des grandes villes.



CHRISTOPHER ANDERSON
(MAGNUM PHOTOS)

«Un prêcheur de rue appelle Wall Street au repentir», 2011

Pour l'anniversaire des 10 ans de l'attentat contre le World Trade Center, Christopher Anderson s'est rendu à New-York pour capturer l'atmosphère et la vie des rues de la métropole. Son reportage, publié dans le fameux magazine américain *The New Yorker*, présente les facettes multiples et cosmopolites de la ville. L'image choisie saisit le contraste entre ce prêtre noir, les bras levés au ciel dans une pose ambiguë qui semble célébrer tout autant que condamner, et l'arrière-plan urbain sans personnages mais avec d'austères bâtiments et le drapeau américain.



SIMON NORFOLK (INSTITUTE)

«Le super ordinateur de Daimler Chrysler dans les locaux du siège à Stuttgart. L'ordinateur travaille principalement sur les crash-tests et la modélisation aérodynamique», 2005

Simon Norfolk s'intéresse aux zones de conflit. Il a notamment travaillé sur la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. Les murs et barbelés de ce passage très sensible sont équipés de lumières puissantes qui permettent d'éclairer tout mouvement humain suspect. Les insectes, attirés par la lumière et la chaleur de ces spots, viennent chaque nuit y mourir en masse. Le photographe s'est aussi penché sur les enjeux liés à la technologie, afin d'étudier la façon dont les super ordinateurs et les robots s'approchent de plus en plus de la frontière qui définit l'humanité. Leur vitesse, leur précision interrogent la limite qui sépare la vie de l'inanimé, l'humain et la machine.

DES MOTS SUR L'IMAGE : CE QU'EN DIT LA CSC

Le numérique et le travail. Une vaste problématique !

Cette révolution numérique est en marche et elle n'est pas prête de s'arrêter. Ne pas s'en rendre compte, c'est se mettre hors-jeu. Si ces avancées permettront dans certains cas des améliorations significatives des conditions de travail, il faut aussi admettre qu'elle pose une série d'autres questions.

En terme de cohésion sociale et donc de risque d'exclusion, le risque est qu'il y ait une fracture numérique nette entre collègues, ceux qui maîtrisent ou sont à l'aise avec les nouvelles évolutions numériques et ceux qui le sont moins. D'autres questions se posent aussi au niveau de l'égalité en termes d'accès à l'emploi, aux promotions internes et aux formations.

En tant qu'organisation syndicale, nous plaçons pour que tout soit mis en œuvre pour éviter ces exclusions et inégalités dans les entreprises. La concertation sociale est pour nous le meilleur moyen d'y parvenir.

Un autre enjeu important est la question du droit à la déconnexion. La révolution numérique induit une hyper connectivité de certains travailleurs dans les entreprises. Cette hyper connectivité, qui s'accompagne la plupart du temps d'une pression accrue et d'une hyper disponibilité des travailleurs, pourrait avoir des effets néfastes sur le bien-être au travail tant la frontière entre vie privée et professionnelle peut paraître de plus en plus ténue.

Il est donc important selon nous d'accompagner sereinement l'installation de cette révolution numérique dans le cadre de la concertation sociale interne à l'entreprise pour que ces avancées bénéficient à TOUS les acteurs de l'entreprise, travailleurs compris !

La Confédération des Syndicats Chrétiens (CSC) est l'organisation syndicale la plus représentative en Belgique. Sa mission principale est d'informer, conseiller et défendre ses affiliés en tant que travailleurs et demandeurs d'emploi. Son rôle est de développer le service aux affiliés sur son territoire comme le service chômage ou encore le service juridique. La CSC développe également l'animation syndicale.

Impliquée dans la vie sociale et économique, culturelle et associative, la CSC est présente dans les entreprises publiques et privées et dans les instances paritaires communales, provinciales, sous régionales, régionales et communautaires.

L'emploi, le développement régional, la formation, la lutte contre l'exclusion et les inégalités ont toujours été des priorités pour la CSC.



PAOLO WOODS et GABRIELE GALIMBERTI (INSTITUTE)

«Christian Pauli ouvre une chambre forte au Freeport de Singapour. Freeport est l'un des endroits les plus sécurisés sur la terre : le site utilise la reconnaissance biométrique, dispose de plus de 200 caméras, d'une technologie de détection des vibrations, d'extincteurs au nitrogène et de portes lourdes de sept tonnes. Pauli est le directeur général d'une compagnie de transport d'art qui met en place des chambres fortes dans le monde entier», 2013



PAOLO WOODS et GABRIELE GALIMBERTI (INSTITUTE)

«Un homme dans la piscine du Marina Bay Sands Hotel, au 57e étage, avec en arrière-plan le quartier des affaires de Singapour», 2013

Les deux photographes ont mené un vaste projet d'investigation des paradis fiscaux à travers le monde. Ils ont dû véritablement débusquer les signes visibles de ces endroits tout entiers dédiés à l'invisibilité et à la discrétion.



EIRINI VOURLIOMIS

«Aquarium, service des fraudes, Service national grec d'enquêtes criminelles», 2012

Cette photographe d'origine grecque poursuit un travail d'investigation documentaire sur la débâcle économique de son pays. Dans la série In Waiting, elle s'est rendue dans différentes administrations à Athènes et met subtilement en valeur des éléments a priori anodins du décor, des détails comme on en trouve dans toutes les institutions, mais qui, vu le contexte de crise actuel, révèlent un passé et une identité du pays qui sont dorénavant remis en cause par les instances internationales.



SASHA BEZZUBOV

«Poussière #6723», de la série Republic of Dust, 2012

Le photographe a réalisé un documentaire sur la République du Gabon et en particulier sur sa forêt tropicale, l'une des plus importantes de l'Afrique centrale et dont l'écosystème est reconnu comme l'un des plus précieux de la planète. Celle-ci est cependant le théâtre d'affrontements et de conflits entre les indigènes, les compagnies qui exploitent les ressources naturelles du bois et des sols et les scientifiques. L'impératif du transport a creusé des routes à travers toute la forêt. Les camions qui les empruntent soulèvent d'énormes nuages de poussière qui se dépose insidieusement partout, rendant le paysage aveugle et recouvrant toute la flore.



PHILIPPE CHANCEL (©PHILIPPE CHANCEL ET MELANIE RIO GALLERY)

«Ogoniland – Delta du Niger», 2013

Datazone est le nom d'un projet documentaire à long terme et à grande échelle qui a mené Philippe Chancel aux quatre coins de la planète à la recherche des signes de la mondialisation. Dans le delta du Niger, par exemple, il s'est penché sur l'exploitation du pétrole qui, au mépris des règles de sécurité sanitaire élémentaires, pollue la rivière et met en péril jusqu'à la survie même de la population locale. A Dubaï, il s'est intéressé entre autres aux projets immobiliers pharaoniques qui, bâtis en plein désert, semblent ne connaître aucune limite à la démesure.



BEN QUINTON

«Des faisans sont déposés dans un camion de chasse en Angleterre», 2011

Le curateur de l'exposition, Myles Little, a pris soin dans sa sélection de donner une place aux photos commerciales, celles qui apparaissent dans les revues de luxe et les magazines lifestyle. Ben Quinton est un photographe londonien qui réalise principalement des commandes sur des sujets divers. Dans cette photo, il esthétise les dépouilles des faisans tués, grâce à un plan rapproché sur leurs plumes luisantes et colorées. Les images publicitaires ou commerciales sont de puissants vecteurs de séduction.



GUILLAUME BONN (INSTITUTE)

«Des gouvernantes préparent la chambre de l'invité d'une famille aisée au Kenya», 2011

Le photographe est né dans une famille française installée de longue date à Madagascar. Dans ses images, il rend compte des conflits sociaux et environnementaux en Afrique, notamment au Kenya où 50% de la population vit avec moins de 1\$ par jour. Beaucoup de Kényans sont employés comme domestiques pour les expatriés. Ils vivent dans un environnement de faste et d'opulence, sans commune mesure avec leur réalité familiale.



DANIEL SHEA

«Cheshire Ohio», 2009

La série *Removing Mountains* (littéralement : déplacer les montagnes) s'intéresse à l'exploitation minière de la chaîne montagneuse des Appalaches (USA) qui a des conséquences importantes sur le paysage. Daniel Shea introduit subtilement la présence de l'industrie dans ses images pour en montrer l'omniprésence. Ici, la fumée des tours d'usine semble se prolonger naturellement dans le ciel et les nuages.



JESSE CHEHAK

«The Highline: au-dessus de la 34th Street», 2004

Dans les deux images, le photographe montre subtilement l'envers du décor. Difficilement accessible, le dos du fameux sigle HOLLYWOOD est l'occasion pour Chehak de se pencher, dans sa série *Fool's Gold* («l'or des imbéciles»), sur le présent de l'Ouest américain et les héritages contemporains du rêve américain. Pour

The Highline, Jesse Chehak montre la réhabilitation d'un ancien chemin de fer aérien en plein cœur de New York. Transformé en parc public grâce à d'importantes donations de mécènes privés, cet espace voué à la destruction, sauvé et devenu un pôle d'attraction et de vie, montre aussi comment le capitalisme trouve, à travers les œuvres caritatives, à réaliser ce que les pouvoirs publics n'ont plus les moyens de faire.

DES MOTS SUR L'IMAGE : CE QU'EN DIT LE BEAU MUR

New York : 8 550 405 d'habitants, densité de 7 041 hab./km², superficie de 1213,37 km²
La High Line, à New York, est un parc urbain qui traverse Manhattan à 10 mètres du sol. Ce parc, installé sur une ancienne voie ferrée désaffectée, a ouvert au public en 2009. Depuis, cette promenade végétale urbaine ne désemplit pas. Cette balade citadine est un endroit très apprécié des touristes et des New-Yorkais.

Liège : 197 013 habitants, densité de 2 839 hab./km², superficie de 69,39km²
Les Incroyables Comestibles ont pris leur envol en 2013 à Liège. Depuis, ils se dissé-

minent, lentement mais sûrement, discrètement, au détour d'une rue, un coin de parc, un bateau qui s'échoue sur un quai de Meuse, une passerelle qui essaime dans un souffle verdissant, ... Jusqu'aux Permis de végétaliser en 2017.

Cet été, les Permis de végétaliser ont soutenu les Liégeoises et les Liégeois dans leur volonté de (re)prendre possession de l'espace public, d'investir « leur » ville en la verdissant, en l'embellissant, en la rendant comestible. On peut être 99 % avec des mains vertes...

L'asbl Centre Liégeois du Beau-Mur est un lieu pluraliste d'accueil, d'échange, de confrontations, de solidarités nouvelles et de soutien aux alternatives (de consommation par exemple). Dans une dynamique de réseau, il mène des actions d'éducation permanente dans un objectif d'émancipation citoyenne. L'équipe du Beau Mur coordonne également l'Inter-GAC, une plateforme de rencontres et d'échanges entre des membres de Groupe d'Achat Commun de la région liégeoise et des producteurs locaux.



GREG GIRARD

«L'échec de Shanghai
(démolition de Fuxing Lu)», 2002

Ce photographe canadien a passé une grande partie de sa carrière en Asie où il s'est intéressé aux transformations sociales et paysagères de la région. La série Phantom Shanghai examine les mutations urbanistiques qu'a connues la ville au début du XXI^e siècle.

DES MOTS SUR L'IMAGE : CE QU'EN DISENT LES FPS

Greg Girard a vécu à Shanghai de 1998 à 2012. Son reportage pourrait sembler, en apparence, témoigner de moments très ordinaires. Mais en regardant de plus près, on y voit des changements culturels, sociaux et démographiques importants. Un processus d'urbanisation accéléré ! Le jeu d'ombre et de lumière sur cette photo accentue la juxtaposition des deux mondes : l'ancien qui ne sera bientôt plus et le nouveau qui pousse à grande vitesse.

Nous avons entendu parler de ce processus en Chine. Il est effrayant de constater un changement similaire en Europe, dans notre pays, nos villes, nos quartiers, nos maisons ! Remplacer d'anciennes maisons, parfois des quartiers entiers, par des buildings toujours plus hauts, toujours plus clinquants les uns que les autres, pour épater, dominer ! Pour en faire quoi ? Des bureaux qui coûtent bien chers et qui sont vides dès 17h ! Et les logements pour nos jeunes, nos familles, nos personnes âgées, qui constituent la majorité des citoyens ? Finis les loyers à prix modéré, fini le réseau familial ou de voisinage ! Les gens sont obligés de quitter les villes. Au nom de quoi ? De la soi-disant modernité, qui est en fait de la spéculation immobilière. Et qui n'intéresse que les investisseurs, une minorité !

C'est le logement dans sa globalité qu'il faut revoir. Créer des logements confortables, décents, à prix abordables, avec des espaces verts, où il fait bon vivre. Et y intégrer des bureaux et des commerces.

Pas des ghettos où l'on parque les familles à bas revenus, et qui se sentent exclues. Le logement est un droit pour toutes et tous !

FPS – réseau Solidaris. Mouvement féministe, progressiste, laïque et mutualiste, les FPS (Femmes Prévoyantes Socialistes) font partie du réseau associatif de la mutualité Solidaris. Il est déployé sur toute la province de Liège. Les FPS sont reconnues par la Fédération Wallonie-Bruxelles comme mouvement d'éducation permanente. Dans ce cadre, les FPS mènent des actions, des projets ou des campagnes sur diverses thématiques. Cette année, une des campagnes du mouvement porte sur le logement, et son accessibilité pour toutes et tous : www.untoitmondroit.be - www.solidaris-liege.be/associations



KEVIN COOLEY

«A proximité de l'aéroport de La Guardia, au-dessus de Brooklyn», 2006

Entre la technologie et la nature, les liens sont contrastés. Vecteur de développement, la technique est aussi une pollution. Grâce à un très long temps de pose, le photographe capture ici, dans une seule image, les traces laissées par chaque avion qui décolle dans la nuit de Brooklyn. Le

ciel est hachuré de lignes blanches qui démontrent l'intensité du trafic aérien nocturne, dans un environnement densément peuplé.



PETER BIALOBRZESKI

série «Le Paradis maintenant», # 18, 2008

La série Paradise Now du photographe allemand montre des endroits naturels situés à la périphérie des métropoles asiatiques et illuminés par les lumières de la ville. Contrairement à la lumière naturelle, les lumières artificielles des villes vont dans toutes les directions. Les lampes au sodium, les phares de voiture, les puissants spots des chantiers, les néons ou

les gratte-ciels illuminés composent des tableaux de lumière chatoyants et presque extraterrestres, en contraste avec le vert des arbres et des plantes des parcs ou des alentours qui rappelle tout simplement l'existence de la nature immuable.



NINA BERMAN (NOOR)

«Quelques-uns parmi les 25.000 membres de l'Église baptiste New Birth du pasteur Eddie Long à Atlanta aux États-Unis. Le pasteur Long, dont les salaires se comptent en millions de dollars, prêche que Dieu récompense les croyants avec de la richesse», 2010



MICHAEL LIGHT

«Roma Hills, résidences sécurisées orientées vers l'est / 300 – 750 m², Henderson, NV», 2012



MICHAEL LIGHT

«En regardant vers l'Est, les lotissements Ascaya non bâtis, Black Mountain Beyond, Henderson, NV», 2010

Le photographe et pilote est reconnu pour ses photos aériennes. Elles lui permettent d'appréhender la façon dont le paysage est remodelé sur une grande échelle par le capitalisme. Il se concentre en particulier sur les « gated communities » aux USA, ces enclaves privées et gardées dans lesquelles les journalistes ne sont généralement pas admis. L'espace aérien l'autorise encore à survoler ces endroits et à ainsi transgresser la propriété privée et le contrôle que les promoteurs veulent garder de l'image de ces territoires qui dévorent les sites naturels.



JESSE CHEHAK

«Hollywood, California», 2007

Dans les deux images, le photographe montre subtilement l'envers du décor. Difficilement accessible, le dos du fameux sigle HOLLYWOOD est l'occasion pour Chehak de se pencher, dans sa série Fool's Gold («l'or des imbéciles»), sur le présent de l'Ouest américain et les héritages contemporains du rêve américain.

Pour The Highline, Jesse Chehak montre la réhabilitation d'un ancien chemin de fer aérien en plein cœur de New York. Transformé en parc public grâce à d'importantes donations de mécènes privés, cet espace voué à la destruction, sauvegardé et devenu un pôle d'attraction et de vie, montre aussi comment le capitalisme trouve, à travers les œuvres caritatives, à réaliser ce que les pouvoirs publics n'ont plus les moyens de faire.

DES MOTS SUR L'IMAGE : CE QU'EN DIT LE DAL (DROIT AU LOGEMENT)

Alice de l'autre côté des lettres

Approchez, approchez, Mesdames et messieurs, à l'image du photographe qui a pris ce cliché à l'envers des lettres qui forment le panneau «HOLLYWOOD», déplacez, vous aussi, les lettres du texte, et regardez-le à l'envers.

Vous n'y arrivez pas ?

Ah ! vous n'êtes pas comme Alice !

Le matin, nous, nous sortons du lit, nous prenons nos habits sur la chaise devant l'armoire et, parfois, nous cherchons la définition exacte d'un mot qui nous passe par la tête.

Mais Alice, elle, a su, très tôt, comment nommer la réalité des choses. Elle appelle un lit : un portrait, une chaise : un château de cartes, une armoire : un écran solaire. Ainsi, le matin, Alice sort de son portrait, prend ses habits sur un château de cartes devant l'écran solaire, et ne se préoccupe pas de la définition d'un mot.

Car les choses sont-elles comme on les voit, ou le sont-elles comme on les croit voir ?

L'ENVERS DU DÉCOR

Un jour de l'année 1932, Peg Entwistle, après avoir soigneusement plié son manteau et laissé une lettre dans son sac à main, emprunte l'escalier de nettoyage du panneau publicitaire «HOLLYWOODLAND», grimpa au sommet de la 13ème lettre, et se jeta dans le vide.

Près de son corps disloqué, on découvrit, dans le sac à main, une lettre d'adieu : elle croyait être une actrice ratée, et pensait qu'il valait mieux mettre fin à ses jours (elle se disait qu'elle était en trop dans ce monde).

Par un hasard tragique, l'oncle de Peg recevra une lettre adressée à sa nièce et expédiée la veille de sa mort. La lettre contenait une proposition de 1er rôle dans une pièce de théâtre dans laquelle le personnage principal se suicide au dernier acte.

Après cet épisode, on arracha les lettres du mot «LAND» pour supprimer la maudite 13ème lettre.

LE DÉCORUM

Un jour de solstice d'hiver 20..., l'auteur de ces lettres emprunta Franklin Avenue, tourna dans Beachwood Drive, entre Gower Street et Cheremoya Avenue, et parqua sa voiture non loin d'un lac où nageaient des cygnes et un vilain petit canard.

Il marcha 20 minutes et... tomba dans le panneau...

Revenu à lui, il vit une figure féminine stylisée entravée entre les genoux et les orteils, une tête séparée par une ligne verticale en son milieu pour masquer l'arête nasale et l'achevant pour dessiner la bouche. L'oeil gauche figure une roue intacte, l'oeil droit, une roue brisée. Bras et mains aux longs doigts effilés se rapprochant de la poitrine semblent tenir un objet absent.

Dans son atelier, Alberto Giacometti, qui avait recueilli un cliché pris par votre serviteur, en fit une sculpture fidèle à son image. Il modela de grands yeux écarquillés et rivés sur le vide, les mains tenant le vide, «maintenant le vide» soufflait Giacometti. Il la baptisa «L'Objet invisible». Il confiait à André Breton que les femmes errantes sont invisibles.

Extraits de leur conversation :

- A. B. : Qu'est-ce que le violet ?

- A. G. : C'est une mouche double. Qu'est-ce que l'art ?

- A. B. : C'est une coquille blanche dans une cuvette d'eau. Qu'est-ce qu'un panneau publicitaire ?

- A. B. : C'est une femme invisible devenue visible, équation de l'objet trouvé.

Dans «L'Amour fou», André Breton notait que «L'Objet invisible» est en quête de son véritable objet humain et de sa douloureuse ignorance. Toute soumise qu'elle était à certaines données imprescriptibles -vipérinée, étonnée, tendre -, elle résistait manifestement à l'individualisation, cette résistance à la particularisation finale, se donnant pour raison avouée divers prétextes plastiques. Toujours est-il que le visage si net, si flagrant aujourd'hui, était assez lent à s'éveiller du cristal de ces plans pour qu'on pût se demander s'il livrerait jamais son expression.

L'ENFER DU DÉCOR

Un jour de solstice d'été 20..., Alice bondissait à cloche-pied sur les reflets des vitraux que provoquait la lumière sur le sol de la cathédrale. Elle progressait vers le ciel invisible et, pion blanc, jouait et gagnait en 9 coups.

1. Alice rencontre F.

F, 40 ans, est toujours tirée à 4 épingles, propre, les cheveux lavés et qui sentaient bons. Personne ne savait où elle dormait (elle avait des secrets, elle était mystérieuse). Méfiante, elle ne faisait confiance à personne, et ne comptait que sur elle.

Un jour, elle a disparu.

Une association qui aide les femmes a enregistré son décès.

Est-elle morte de froid ? A-t-elle été agressée ?

2. Alice va à la 3ème case, et fait du lèche-vitrine.

C paraît au loin. Silhouette frêle et voûtée, chargée de sacs bien trop lourds pour elle, avec un bonnet en laine vissé sur le crâne, cheveux gris, ternes et fatigués, lunettes sur le nez, ongles noirs, mamie fragile. Elle a 56 ans, mais en paraît 10 de plus. Elle n'a aucun endroit où dormir, trouve refuge dans les parkings ou aux urgences. Pour se réchauffer, elle prend le bus pour passer le temps. Elle ne sait jamais l'heure qu'il est, ni quel jour on est. Elle est continuellement fatiguée, elle grappille, ici ou là, quelques heures de sommeil, et peut s'endormir à tout instant n'importe où. Elle s'évade en regardant les vitrines de Noël des grands magasins, et songe aux rêves qu'elle a perdus, regarde attentivement les jouets qui s'animent.

3. Alice traverse un parking avec U (4ème case).

Dans un parking souterrain, U déplie son sac de couchage, pose ses cabas pour en faire un oreiller, et s'allonge.

Le silence - immobile - de la nuit s'installe. Le vent, froid, siffle sur les trottoirs. U se recroqueville. Lumière blafarde des néons qui ne se soucie sans sourciller des seules voitures. Pour plaisanter, U demande à Alice d'éteindre la lumière.

Atmosphère pesante. Quelques automobilistes venus récupérer leur voiture enjambe U comme un sac-poubelle.

Le minimex de rue en poche, U se paie une chambre dans une auberge espagnole. Quel plaisir de pouvoir enlever les couches de vêtements, et de se retrouver dans une position allongée ! Elle y arrive à 2 heures de l'après-midi, et dort non-stop jusqu'à 8 heures du matin.

4. Alice rencontre J (et son sac à dos vert).

J a dû quitter sa famille (à cause d'une histoire d'amour, dit-elle). Aux côtés de Stéphane, elle est tombée dans le panneau de la drogue. Elle et lui font la manche pour pouvoir se nourrir et, surtout, acheter leur dose quotidienne. J consomme beaucoup de crack. Si elle le voulait, elle pourrait s'acheter une nouvelle paire de chaussures. Mais avec les 30 Oeufs de la manche, elle préfère s'engouffrer dans le métro pour acheter sa dose.

Dans son sac à dos vert, des habits sales qu'elle emporte pour les laver dans une association, mais il faut prendre rendez-vous longtemps à l'avance, et elle oublie tout le temps. Jette ses habits sales, en rachète aux Puces (c'est un peu chiant).

J dort dans un duvet au niveau -8 d'un parking. Avec l'argent de la manche, elle emporte un hamburger et des frites et de la mayonnaise (mais elle rêve d'une tartiflette maison).

Elle utilise les parkings pour fumer ses pipes à crack.

Minuit. Les grands magasins ont descendu leurs rideaux de fer. Elle connaît les codes d'accès des parkings, pas besoin de ticket. Dans l'ascenseur, une musique classique à faible diffusion. Les portes s'entrouvrent.

Silence.

Désert (pas de voitures).

Décor sinistre. Odeur fétide.

J s'assied en tailleur sur le duvet, fume une cigarette. Elle est tranquille.

5. Alice téléphone avec A et une amie.

Un soir, vers 7 heures, avec A et une de ses copines.

Il fait froid et toutes 2 sont fatiguées. Besoin d'un lit. Elles appellent de leur téléphone portable. Pendant 2 heures, un répondeur leur commande de ne pas couper; une opératrice, en plusieurs langues, leur demande leurs noms et numéros de téléphone, leur dit de patienter, de rappeler plus tard.

Visages défaits et crispés.

6. Alice accompagne L aux Bains-Douches.

L ne s'est pas lavée depuis plus d'une semaine. Elle apprécie ce jour où elle prend soin d'elle.

«C'est mon meilleur moment», ajoute-t-elle. Elle chante sous la douche, elle se «pouponne», comme elle dit. Après la douche, L s'attache les cheveux (pour éviter de montrer qu'elle est une fille, pour ne pas s'attirer d'ennuis). C'est une règle d'or : Passer inaperçue, être invisible.

22 heures. Après avoir mangé au McDo, L s'installe dans un parking, niveau -3, dans une petite cage d'escalier, entre 2 niveaux de parkings. Elle déplie le sac de couchage qu'elle pose sur une couverture à même le sol, un petit oreiller à côté.

L enlève son pull et ses chaussures, enfle des chaussons. A Alice, elle dit : «Bienvenue chez moi ! On est bien là ! C'est calme. On va se mettre de la musique quand même !» en prenant son téléphone portable. «C'est pas pour être triste la musique, c'est pour se détendre».

7. Alice va à la 8ème case (manteau rose).

Scène de métro.

Au loin, sur un banc, une masse que recouvre un manteau rose. Autour d'elle, des sacs en plastique. Elle dort recroquevillée sur les genoux.

Cette dame, disent les bénévoles, quand elle est arrivée, elle avait l'air comme tout le monde. Elle était propre, elle ne buvait pas beaucoup, mais sa chute a été très rapide (3 semaines).

8. Alice entre dans une pharmacie, et marche sur des euh...

Les moments d'extrême solitude sont les moments les plus dangereux : il y a toujours un taré à l'affût.

E, indisposée, a demandé à une pharmacienne de la dépanner de quelques serviettes hygiéniques.

La pharmacienne a refusé, et lui a ordonné de sortir.

E a beaucoup pleuré, trouvé des journaux, s'est débrouillée.

9. Alice prend la Reine et gagne.

Isabelle a accouché. Allongée sur le lit avec son bébé sur le ventre. Il s'appelle Joachim. Elle l'embrasse, le caresse, lui donne le bain.

Le bébé d'Isabelle la reconstruira à nouveau dans les standards sociaux. Elle n'aura plus à se cacher, ni à subir le mépris.

La grossesse de ces femmes fragiles est un des rares moments où le monde fait attention à elles.

Le DAL de liège est une créature de l'ASBL Solidarités Nouvelles, dont le centre est à Charleroi. Il a été créé en 1995. C'est un collectif qui se veut être un endroit permettant de créer de la solidarité entre citoyens sur le thème des difficultés relatives au logement.

Au travers de l'assemblée, le groupe est un lieu d'écoute, de soutien et de propositions d'accompagnement et de solutions pour les personnes venant à lui. Il poursuit l'objectif de formation continue de ses membres, et joue un rôle d'interpellation publique et politique au besoin. Bien que le groupe se veut pluraliste et ouvert à toutes et tous, il garde une attention particulière pour le public des personnes mal logées, en difficulté de logement, ou sans domiciles.



JULIANA SOHN

«Nettoyeur d'étoile estropié sur le Hollywood Walk of Fame», 2005

Cet homme amputé des deux jambes nettoie les étoiles des « rich and famous » du Hollywood Hall of Fame. Image de contraste, elle synthétise le système du néo-libéralisme qui repose notamment sur le spectacle et le divertissement comme miroir aux alouettes masquant les inégalités.

DES MOTS SUR L'IMAGE : CE QU'EN DIT ATTAC

Des étoiles dans les yeux ?

Il fait briller les étoiles au sol, le monsieur qui n'a plus de jambes. Peu de chance que ça l'amuse. Comment s'y prend-il, d'ailleurs, pour passer d'une étoile à l'autre, sans prothèses, avec ces béquilles archaïques ?

Une photo qui nous rappelle les droits chèrement conquis de la sécurité sociale à l'européenne mais aussi l'urgence de les protéger et de les étendre à l'heure où des appels à l'austérité voudraient au contraire les raboter.

La lutte contre toute forme d'exploitation et donc pour la défense de nos conquêtes sociales, pour une organisation basée sur la solidarité (à commencer par le contrôle du système financier), c'est là aussi un front sur lequel combat ATTAC.

La préoccupation d'ATTAC a d'emblée été la redistribution par la fiscalité mais également, par l'action citoyenne, l'exigence d'une juste distribution de la richesse produite ainsi que la lutte contre le pouvoir de la finance mondialisée et des transnationales.

Attac analyse les enjeux économiques et sociaux actuels, propose des ateliers, conférences, ciné-débats pour comprendre ensemble et travailler à des alternatives.



ZED NELSON

«Un Anglais de 25 ans subit une intervention chirurgicale pour réduire la taille de son nez», 2011

Le photographe est reconnu pour avoir investigué divers aspects de la société occidentale, notamment les pressions commerciales et culturelles qui s'exercent sur tout un chacun en termes de beauté et de forme physique. Love Me décrit la propagation à travers le monde d'une certaine idée de la perfection et les conséquences de ce diktat insidieux. Zed Nelson s'est aussi intéressé à l'Afrique du Sud depuis la fin de l'apartheid. Les tensions entre communautés blanches et noires restent vives et les premières, malgré une richesse toujours plus importante, craignent que les terres du pays, qu'elles détiennent à 80%, ne soient dans un avenir proche, confisquées et redistribuées de force, à l'image de ce qui s'est déroulé au Zimbabwe en 2000.



ZED NELSON

«Mur autour d'une propriété privée. Cape Town, Afrique du Sud», 2014



DAVID LEVENTI

«Opéra de Monte Carlo, Monaco», 2009

Leventi est américain et est reconnu pour ses typologies de bâtiments et d'architecture. Il a notamment photographié l'intérieur des palazzi vénitiens et les immenses hangars aéronautiques. Sa série sur les opéras en recense vingt-neuf à travers le monde, photographiés toujours du même point de vue. La

grandeur et la flamboyance de ces édifices culturels, certains inscrits dans une longue histoire, semblent des démonstrations visuelles de la puissance et de la grandeur dont une ville ou une nation veut se prévaloir.



ANDREW MOORE (YANCEY RICHARDSON GALLERY)

«Ferraille, usine automobile Packard Motor, Detroit, États-Unis», 2009

Detroit (Michigan) entame son déclin dès les années 50, avec la fermeture des premières usines automobiles. En 2013, c'est la première ville américaine à demander sa mise en faillite. Aujourd'hui néanmoins, Detroit retrouve un peu

de dignité à travers des organisations autonomes de citoyens qui se mobilisent pour sauver leur ville. L'homme sur la photo récupère des métaux pour leur donner une seconde vie. Unique élément vivant de l'image, l'homme est seul et surplombe les ruines et la désolation qui l'entourent.



NINA BERMAN (NOOR)

«Sans titre #5», de la série Hedge, 2010

Ce qu'on pourrait prendre au départ pour de l'imagerie médicale est en fait un écran de contrôle des taux boursiers. Le trading est en effet basé sur des algorithmes que ne maîtrisent qu'une poignée de spécialistes malgré leurs effets sur toutes les sphères de l'activité humaine, du prix de l'énergie à celui des denrées alimentaires. Ces technologies sophistiquées permettent aux machines

de communiquer et de calculer au-delà de la vitesse humaine, donnant ainsi aux automates un pouvoir immense sur nos vies.



ALEX MAJOLI (MAGNUM PHOTOS)

«Un bateau de course à Abu Dhabi, Émirats arabes unis», 2013

Alex Majoli est un photographe d'origine italienne, membre de l'agence Magnum. Il est surtout connu pour ses reportages sur les territoires en guerre et sur les réalités sociales du monde entier. En 2013, il réalise une série sur les Emirats Arabes Unis et sur Abu Dhabi, la capitale.

Dans ce pays de superlatifs, le photographe capture la performance spectaculaire d'un skipper qui utilise la puissance de son bateau pour l'amener presque à la verticale, rappelant ainsi les immenses gratte-ciels en construction dont on discerne les silhouettes dans l'arrière-plan brumeux.



**LAURA MACPHEE
et VIRGINIA BEAHAN**

«Pont sur la rivière Delaware, Trenton, New Jersey», 1996

Cette image est tirée d'un projet photographique sur le paysage intitulé No Ordinary Land et réalisé dans le cadre d'une collaboration ponctuelle entre ces deux artistes américaines. Le slogan lumineux du Lower Tinton Bridge est la devise de la ville depuis 1917. Ce slogan

qui rend hommage à la production manufacturière florissante du début du siècle, résonne aujourd'hui amèrement. Dès les 60's, comme dans beaucoup de villes similaires, les industries sidérurgiques commencent à fermer et le mouvement de déclin se poursuit depuis 50 ans. Aujourd'hui Trenton est une ville sinistrée, avec un taux de chômage élevé et une criminalité importante.



HENK WILDSHUT

«Jeff Koons, Stedelijk Museum, Amsterdam», 2012

Connu pour un important travail documentaire sur la Jungle à Calais et ses habitats précaires, Henk Wildshut a photographié diverses autres réalités parmi lesquelles les musées. Intéressé par l'arrière du décor, par tout ce qu'on ne voit pas habituellement, Wildshut

montre ici, avec un regard qui ne manque pas d'ironie, la manipulation précautionneuse d'une œuvre de Jeff Koons, un artiste contemporain américain dont les œuvres controversées, influencées par l'art populaire, comptent parmi les plus chères du marché de l'art.



PHILIPPE CHANCEL (©PHILIPPE CHANCEL ET MELANIE RIO GALLERY)
«Esprit du désert – Vendu», 2007-2010

Datazone est le nom d'un projet documentaire à long terme et à grande échelle qui a mené Philippe Chancel aux quatre coins de la planète à la recherche des signes de la mondialisation. Dans le delta du Niger, par exemple, il s'est penché sur l'exploitation du pétrole qui, au mépris des règles de sécurité sanitaire élémentaires, pollue la rivière et met en péril jusqu'à la survie même de la population locale. A Dubaï, il s'est intéressé entre autres aux projets immobiliers pharaoniques qui, bâtis en plein désert, semblent ne connaître aucune limite à la démesure.



MIKE OSBORNE
«Projecteur», 2012

Cette image fait partie d'une série plus large intitulée Floating Island, qui traite de la ville de Wendover aux Etats-Unis, une importante base militaire durant la Seconde Guerre Mondiale tombée progressivement en désuétude. Mike Osborne a documenté plusieurs aspects de la reconversion de cette ville qui, notamment, est devenu un endroit connu pour ses multiples casinos. L'image brouille la perception par ses miroirs et ses couleurs. On est projeté dans un monde artificiel, dans le divertissement et la nuit, un monde qui donne le vertige. A peine distingue-t-on le reflet des machines à sous à l'avant-plan.



ANNA SKLADMANN

«Varvara dans son home cinéma, Moscou»,
2010

La série Little Adults présente une collection de portraits de la première génération d'enfants russes nés dans l'opulence, après la chute du régime soviétique et l'émergence d'une génération qui a fait fortune. Cette petite fille semble flotter, à moitié endormie, dans un monde irréel, un monde de rêve qui est aussi un théâtre, un artifice, un simulacre.

DES MOTS SUR L'IMAGE : CE QU'EN DIT PEUPLE ET CULTURE

Une gamine qui joue à la grande...quoi de plus naturel, nous l'avons tous fait ! Pourtant cette photographie d'Anna Skladmann ne cherche pas à manifester l'universel de l'imaginaire enfantin. Au contraire, en photographiant cette enfant de la bourgeoisie russe plongée dans un luxe indécent, l'artiste met le doigt sur les ravages méconnus du libéralisme gangrénant la Russie. Enfant née de parents aisés dans un pays où soudain tout devient possible pour ceux qui sont fortunés. Privilégiés parmi les démunis, ces parents sacrifient l'enfance de leurs rejetons, les conditionnant à se sentir puissants dès le berceau. Comment se sentir, dans le faste de ce théâtre meublant sa chambre, reliée à chacun et à tous ? Comment éprouver le sentiment d'égalité avec les démunis dont l'existence est cachée sous les paillettes clinquantes ? Comment grandir avec la conscience d'une démocratie à laquelle participer quand le message parental se confond avec les magazines des stars américaines ? Toute une génération de gamins brutalement arrachés à leurs racines, pionniers sacrifiés d'un Eldorado de pacotille, enfants guerriers de la bannière du paraître et de l'avoir dans une Russie bouleversée où la précarité grandit dans l'ombre.

Peuple et Culture en Wallonie et à Bruxelles est une association d'éducation populaire dont le siège social est aujourd'hui situé à Grivegnée. Depuis quarante ans, elle oeuvre contre vents et marées pour contribuer à ce que les individus et les groupes accèdent au pouvoir d'agir par la puissance de la pensée. A l'heure où les inégalités grandissent en s'infiltrant insidieusement par là où on ne les attend pas, où les dominations avancent masquées, Peuple et Culture propose au peuple de s'emparer des clés d'accès possibles à l'espace public. Là où la démocratie culturelle rend des couleurs à une démocratie blafarde, là où le destin de chacun rejoint le destin de tous.



SHANE LAVALETTE

«Harvard University», 2006

Cette image, qui a fait la une d'un article du New York Times traitant de l'éducation supérieure aux Etats-Unis, montre une salle de classe de la prestigieuse université de Harvard, dans le Massachusetts. En mettant en valeur le velours rouge et les tablettes en bois patinées par le temps, le photographe accentue également un sentiment d'uniformité,

de richesse et de tradition perpétuée. A travers cette photo, se pose la question du rôle de l'école : ascenseur social et outil d'émancipation ou appareil reproducteur des différences de classe ?



GUILLAUME HERBAUT (INSTITUTE)

«Tong, 29 ans, pose pour son album de mariage au Princess Studio, un studio spécialisé en photo de mariage à Shanghai en Chine», 2013

En Chine, l'album de mariage est un trésor pour les couples. Une industrie très lucrative, où la compétition est rude et la surenchère constante, s'est ainsi développée depuis les années 90 : des

studios spécialisés dans la photo de mariage qui créent des décors somptueux ou kitsch. Les jeunes mariés peuvent déboursier jusqu'à 17.000€ pour les reportages les plus sophistiqués. La photo met en lumière le côté factice de cette mode, la fiction presque cinématographique créée autour des époux. L'image est aussi baignée par une étrange mélancolie.



FLOTO + WARNER

«Chrysler 300», 2007

Ce couple de photographes basé à New York et Los Angeles poursuit des projets personnels et des travaux de commande. Cette image est tirée d'une série éditoriale et contient plusieurs moments des gestes d'un robot assemblant une voiture dans des gerbes d'étincelles. Ce trucage met l'accent sur la technique, sa vitesse et son efficacité.

DES MOTS SUR L'IMAGE : CE QU'EN DIT LA FGTB

Mouvements parfaits, découpes irréprochables, symétries hypnotisantes, formes géométriques attractives, Jeremy Floto et Cassandra Warner nous ouvrent les portes de ce monde industriel et technologique à la pointe du progrès. Une œuvre contrastée pour un progrès qui l'est tout autant. Entre la performance de l'industrie et la précarisation de l'emploi. Entre la chaleur des étincelles, signe de puissance et la froideur de l'acier, signe de déshumanisation. La présence de l'être-vivant disparaît peu à peu pour laisser place aux gestes exacts et aux actes fidèles des automates. Un environnement où l'absence de vie apparente signifie l'absence d'erreurs, d'épuisements, de contraintes et de plaintes.

Une machine est efficace et loyale. Une machine est apolitique et non-croyante. Elle ne râle pas, ne se fatigue pas, ne se questionne pas, ne milite pas et ne fait pas grève. Elle acquitte l'humain de tâches lourdes, inutiles et répétitives. Elle le libère. Elle produit plus, mieux et moins chère. En toute logique donc, l'humain devrait céder sa place à la machine pour s'atteler à des tâches plus émancipatrices, avoir plus de temps pour échanger, penser, apprendre, créer, jouer, rêver... Mais profite-t-il vraiment de ce progrès ?

Aujourd'hui, l'humain cède sa place parce qu'il est perçu comme un coût trop onéreux dans un monde en violente concurrence. Il cède sa place pour augmenter les gains de productivité d'une minorité gourmande dont le porte-monnaie est absurdement déjà trop rempli. Il cède sa place pour un projet de société mené par les 1% des plus riches. Ces 1% qui tentent chaque jour, avec ingéniosité, de trouver de nouveaux moyens d'exploiter les autres, les 99% ou de s'en débarrasser grâce aux robots.

Le robot évince l'humain, et l'humain se perd. La parfaite idylle entre l'humain et le robot semble encore bien loin. Tout aussi loin que la fin des inégalités. D'ailleurs, peut-être que si nous, les 99%, nous rendions compte du lien indubitable entre inégalités et progrès, nous pourrions agir sur le sens à donner à notre société. Un sens plus juste, plus équitable.

PS : Chrysler 300 est une voiture de luxe vendue à partir de 40 000\$. En Wallonie, sans tenir compte des emplois créés par le phénomène, la numérisation (robotisation et informatisation) menace 564 000 emplois (source <https://www.iweeps.be/>).

La Fédération Générale du Travail de Belgique (FGTB Liège-Huy-Waremme) est un syndicat belge aux valeurs socialistes mais indépendant des partis politiques. Il assure la défense des intérêts des travailleuses et des travailleurs ainsi que les droits des plus démunis en vue de rendre la société plus juste sur les plans politique, économique et social. La FGTB compte 1,2 millions de membres en Belgique. Elle est présente via ses délégués dans les services publics et dans les entreprises privées.



SIMON NORFOLK (INSTITUTE)

«Arizona – frontière mexicaine. Grâce à un long temps de pose, la photo capture le vol des papillons de nuit qui se brûlent et meurent au contact des lumières de sécurité incandescentes», 2006

Simon Norfolk s'intéresse aux zones de conflit. Il a notamment travaillé sur la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. Les murs et barbelés de ce

passage très sensible sont équipés de lumières puissantes qui permettent d'éclairer tout mouvement humain suspect. Les insectes, attirés par la lumière et la chaleur de ces spots, viennent chaque nuit y mourir en masse. Le photographe s'est aussi penché sur les enjeux liés à la technologie, afin d'étudier la façon dont les super ordinateurs et les robots s'approchent de plus en plus de la frontière qui définit l'humanité. Leur vitesse, leur précision interrogent la limite qui sépare la vie de l'inanimé, l'humain et la machine.

DES MOTS SUR L'IMAGE : CE QU'EN DIT LE CNCD 11.11.11

Alors que les papillons de nuit sont attirés par la lumière des spots puissants servant à débusquer les migrants mexicains tentant la traversée vers les États-Unis, ils dessinent une trajectoire en forme de fils barbelés. Cette image caractérise bien les migrations à notre époque. Contrairement à ce que dit l'article 13 de la déclaration universelle des droits de l'homme, tout homme n'a pas le droit de quitter son pays. Notre monde est traversé par une grande injustice migratoire : environ un tiers de l'humanité peut circuler plus ou moins librement où bon lui semble sur la planète tandis que les deux autres tiers se voient cantonnés au sein de leurs frontières, ou alors s'exposent à un trajet migratoire dangereux.

Même avant la construction controversée du mur voulu par Donald Trump, entreprendre un parcours migratoire reste une expédition périlleuse, en Amérique du Nord comme ailleurs. Or s'il nous est facile de critiquer l'Amérique et son président caricatural, il est important de porter notre regard vers des horizons moins lointains : la destination migratoire la plus dangereuse reste avant tout et de loin l'Europe. Avec un triste record de plus de 5000 morts en mer Méditerranée en 2016 et des chiffres tristement similaires pour les premiers six mois de 2017, sans compter tous les décès survenus dans le désert, notre politique migratoire basée sur la fermeture et le renforcement des embûches sur les parcours des migrants est mortifère et viole les droits humains que nous prétendons défendre. Depuis les pays d'origine, jusque dans nos propres pays en passant par les grands pays de transit (Turquie, Lybie,...), l'Europe fait tout pour rendre la vie dure aux migrants.

Arriverons-nous par cette politique de fermeture et de mort à empêcher les flux migratoires? Rien n'est moins sûr: les facteurs poussant à la migration, que ce soient les guerres, les inégalités sociales, les changements climatiques ou tout simplement l'absence de perspectives d'émancipation, ont tendance à se renforcer.

Il est de plus fondamental de sortir du discours faisant de toute migration un problème alors que la plupart des études montrent que les migrations n'ont pas un impact négatif sur l'économie du pays mais un impact légèrement positif. Nous devons réinventer la politique migratoire européenne pour qu'elle respecte les droits humains. Des voies sûres et légales de migrations constituent le seul moyen d'éviter les naufrages à répétition. Nous devons lutter contre les inégalités grandissantes, qui poussent de nombreux humains sur les routes et qui empêchent la cohésion sociale dans les pays d'accueil.

Le Centre national de coopération au développement (CNCD – 11.11.11) est la coupole de 85 ONG de développement, de syndicats et d'associations d'éducation permanente engagées dans la solidarité internationale en communauté française et germanophone de Belgique. Avec ses organisations membres, le CNCD-11.11.11 réalise trois missions : il interpelle les instances politiques nationales et internationales; il assure la promotion de campagnes de sensibilisation, d'information et de mobilisation; il finance grâce à l'Opération 11.11.11 des programmes d'actions et des projets de développement.

LES FAITS

Les chiffres et comparaisons sur l'augmentation des inégalités sont tellement nombreux qu'on s'y perd un peu. Retenons-en deux, qui donnent à eux seuls la bonne mesure de ce fossé grandissant entre richesse extrême et pauvreté criante.

1% versus 99%. Comme nous le suggère le titre de l'exposition, nous vivons depuis 2015 dans un monde où les 1% les plus riches de l'humanité détiennent autant que les 99 autres. Cette grande majorité de l'humanité doit dès lors se contenter du partage de l'autre moitié des richesses mondiales.

8 personnes versus la moitié de l'humanité. En 2016, 8 êtres humains – 8 têtes, 8 corps, 16 bras et 16 jambes, pouvant tous entrer dans un même minibus – détiennent autant de richesses que la moitié la plus pauvre de l'humanité. 8 individus sont aussi riches que 3 750 000 000 d'individus réunis... ça donne le tournis ! Ces chiffres de concentration des richesses augmentent chaque année : en 2015, il fallait les 67 personnes les plus riches pour arriver à ce seuil, ils sont 8 en 2016.

La richesse mondiale a plus que doublé ces 30 dernières années mais pourtant, une personne sur 8 souffre toujours de sous-alimentation et se couche le ventre vide. Dans la quasi-totalité des pays du monde, les inégalités sont plus importantes qu'il y a 25 ans.

Mais est-ce vraiment un problème d'avoir des super-riches ? Sont-ils responsables de tous les maux ?

On peut souvent entendre que les per-

sonnes très riches ont fait un travail énorme pour arriver là où elles en sont aujourd'hui et contribuent beaucoup à l'économie, en investissant, en consommant. Déjà, il est à noter que, bien que certaines personnes soient parties de rien pour construire leur empire économique, une partie non négligeable des richesses se transmet de génération en génération.

Ensuite, l'effet de ruissellement défendu pendant longtemps par de nombreux économistes et institutions, qui voudrait que le développement des plus riches ruisselle sur l'ensemble de la société et enrichit donc cette dernière dans son ensemble, a de sérieuses limites. En effet, la concentration extrême de richesse est un non-sens économique : de nombreuses recherches indiquent que la multiplication des milliardaires ralentit la croissance d'un pays, et que les pays moins inégalitaires ont une croissance plus forte et plus durable.

Enfin, retenons un mot, la durabilité : face aux limites de la planète que nous dépassons déjà outrageusement, le gâteau des richesses mondiales ne pourra pas grandir exponentiellement et indéfiniment sans créer de graves déséquilibres environnementaux. Il est donc important de s'attaquer aux inégalités plutôt que de rêver que nous pourrions tous avoir un jour le niveau de vie d'un milliardaire.

Les 1% des plus riches ne sont pas responsables de tous les maux, c'est l'accroissement des richesses dans peu de mains et le déséquilibre croissant que cela entraîne qui est dangereux pour nos sociétés. En permanente recherche de profits en hausse, d'une fiscalité optimale, les plus

riches reproduisent un système qui les favorise largement.

Notre système économique tournerait au bénéfice des plus aisés ? Comment cela se fait-il ?

Dans notre système économique libéralisé et mondialisé, les entreprises transnationales se sont affranchies des frontières étatiques et jouent de leur mobilité pour mettre en concurrence la fiscalité, les droits du travail et mettre la pression sur le niveau de salaire. Elles ont acquis un pouvoir financier énorme qui leur permet de faire pression sur les règles du jeu. Dans notre monde actuel, le chiffre d'affaires cumulé des 10 plus grandes entreprises est plus élevé que le budget cumulé de 180 Etats, cette comparaison permet de donner un ordre d'idée.

Ce système a été mis en place par les Etats, qui ont donc une large responsabilité dans la façon dont fonctionne l'économie mondialisée aujourd'hui. Il ne faut pas négliger la proximité qui peut exister entre l'élite économique et les décideurs politiques, qui sont parfois tout simplement les mêmes personnes ou en tout cas développent une grande proximité. Ces relations très étroites qui existent entre les super-riches et les Etats, au Nord et au Sud, est dénommée « capitalisme de connivence ». Les entreprises et élites économiques usent en effet de leur pouvoir démesuré et de leur influence pour que les décisions politiques nationales et internationales leur soient favorables et leur permettent de s'enrichir encore plus. Avant le lancement des négociations du TTIP, accord de libre-échange entre l'Union Européenne et les Etats-Unis, plus de 90% des réunions tenues par la Commission européenne avec

des « parties prenantes » se sont tenues avec des représentants du business. L'industrie financière dépenserait annuellement 120 millions d'euros par an pour influencer les législations européennes, employant plus de 1700 lobbyistes pour ce faire. Cette même industrie financière consacre 30 fois plus de moyens financiers à ses activités de lobbying que les groupes qui promeuvent la régulation des banques. Aujourd'hui, la distribution des bénéfices d'une entreprise est bien différente d'il y a quelques décennies : optimiser la rentabilité pour les actionnaires est devenu la priorité des entreprises. Au Royaume-Uni par exemple, la part des bénéfices revenant aux actionnaires étaient de 10% en 1970, cette part est aujourd'hui de 70%. Cette tendance est généralisée au niveau mondial et la plus grande part de plus-value n'est donc ni investie dans la société, ni redistribuée aux travailleurs mais va directement aux actionnaires, cette hausse de la rentabilité pour les actionnaires profite directement aux plus riches.

L'évasion et l'optimisation fiscale sont un autre pan important de ce système économique inégalitaire. L'évasion fiscale, qui permet de soustraire de l'argent à l'impôt, serait responsable chaque année de 100 milliards d'euros de perte nette rien que dans les pays du Sud, pays qui en ont pourtant bien besoin pour financer la santé, l'éducation et autres services collectifs. L'évasion fiscale et l'optimisation fiscale, accessibles uniquement à une minorité d'individus et d'entreprises qui a des moyens importants, permettent aux plus riches d'éviter de participer à l'effort collectif. Au-delà de ces mécanismes, on constate que, suite à la mise en concurrence des différents systèmes fiscaux, les taux d'imposition sur les sociétés sont en

baisse partout dans le monde, il en va de même des taux d'imposition sur les fortunes et sur les revenus les plus élevés.

ON CONTINUE ?

Les inégalités sont mauvaises à de nombreux égards. Comme nous l'avons vu plus tôt, elles sont déjà mauvaises pour la croissance économique.

Elles sont également un facteur qui favorise la corruption : les sociétés plus inégalitaires recourent à la corruption de manière plus large.

Les inégalités renforcent les inégalités de genre : les écarts de salaire grandissants n'affectent pas les hommes et les femmes de la même manière et ce sont les femmes qui ont le plus de chances de se retrouver en bas de l'échelle salariale.

Les inégalités sont également mauvaises pour l'environnement : les recherches démontrent que les sociétés inégalitaires ont tendance à détruire plus intensément leur environnement .

De plus, il est impossible de lutter contre la pauvreté sans s'attaquer à cette question des inégalités, qui entravent l'accès aux soins de santé et à l'éducation.

Enfin, les inégalités renforcent l'insécurité et empêchent la mise en place d'une société apaisée. Les pays d'Amérique latine, parmi les plus inégalitaires au monde, sont également ceux qui font face à des taux de criminalité importants. Quiconque détient un peu d'argent doit se barricader et investir dans d'importants systèmes de sécurité. Est-ce le monde dans lequel nous désirons vivre ?

Beaucoup d'acteurs et d'institutions dénoncent aujourd'hui cette aggravation des inégalités. Depuis trois ans, la Banque Mondiale a d'ailleurs ajouté à son objectif d'éradication de la pauvreté la nécessité de partager la prospérité. Même le forum économique de Davos, haut lieu de rassemblement du pouvoir économique international, a identifié les inégalités économiques comme une menace pour la stabilité sociale. Les nouveaux objectifs du développement durable (ODD) adoptés par la communauté internationale en 2015 citent d'ailleurs parmi les 17 objectifs celui de réduire les inégalités dans les pays et d'un pays à l'autre.

COMMENT CHANGER LA DONNE ?

Des politiques publiques volontaristes sont nécessaires pour mettre fin à ces hauts niveaux d'inégalité. Politiques publiques décidées par des représentants à l'écoute de toutes et tous et pas seulement des puissants lobbies. Face à un système mondialisé, les Etats doivent coopérer et non pas se faire concurrence comme c'est le cas aujourd'hui. Cette compétition entre Etats et cette course vers le bas de la fiscalité et des droits des travailleurs n'est bénéfique qu'à une minorité.

La mise en place de systèmes de protection sociale est un moyen de lutter contre la pauvreté et d'effectuer une redistribution des richesses. Ces systèmes doivent être généralisés dans l'ensemble des pays pour lutter contre les inégalités.

La justice fiscale est également importante pour construire un monde plus juste et moins inégalitaire. De nombreux chantiers sont nécessaires à ce niveau : lutter contre

les paradis fiscaux et l'évasion fiscale, instaurer une véritable taxe sur les transactions financières, rééquilibrer la distribution des revenus du capital et du travail, soumettre les sociétés transnationales au respect des normes internationales du droit du travail et au respect de l'environnement, harmoniser les règles fiscales au niveau régional, ou encore augmenter les tranches d'impôts sur les hauts revenus.

Sur toutes ces questions, le citoyen a un rôle central par le choix qu'il effectue lorsqu'il vote mais également par tout ce qu'il peut utiliser comme moyen d'actions pour faire avancer ces sujets en dehors de l'élection. La taxe sur les transactions financières, par exemple, bien qu'elle soit toujours en négociation et peu ambitieuse actuellement au niveau européen, est une idée qui a été lancée et poussée par les citoyens jusqu'à ce qu'elle devienne aujourd'hui une véritable option politique pour les décideurs. Nous avons la capacité de faire pression sur nos décideurs, il est important d'utiliser cette capacité au maximum pour tendre vers une société moins inégalitaire.

Pour ce faire, s'informer sur les différents mécanismes qui créent les inégalités est un

premier pas pour comprendre le monde et identifier les solutions. Ensuite, participer à des campagnes de sensibilisation et de plaider est un moyen important, cela permet de mettre en lumière certains mécanismes qui créent des inégalités, de faire sortir de l'ombre certaines décisions ou négociations qui renforcent le modèle inégalitaire, de pousser les représentants politiques à se positionner sur certains sujets et à prendre leurs responsabilités. Enfin, soutenir des associations qui poussent les Etats à adopter une politique moins inégalitaire au Nord et au Sud, comme le CNCD-11.11.11, est également un moyen à la portée des citoyens.

Loin d'être une fatalité, de nombreux choix politiques peuvent favoriser une diminution des inégalités et une prospérité partagée, à nous de construire le monde que nous désirons !

CNCD 11.11.11

1% LE PRIVILÈGE
À L'ÈRE DE
L'INÉGALITÉ
GLOBALE

UNE EXPOSITION PROPOSÉE PAR LE CENTRE
CULTUREL DE LIÈGE - LES CHIROUX, DANS LE
CADRE DU **TEMPOCOLOR 2017**

TEMPOCOLOR
www.tempocolor.be



06.09²⁰¹⁷
- **18.10**

LES CHIROUX
Centre culturel de Liège
8, place des Carmes
4000 Liège